

La Peinture diseuse d'aventures

Les toiles imposantes rassemblées par Patrick Moquet sous le titre « Story Boxes » sont principalement constituées, comme il a eu l'occasion de le faire dans d'autres séries, en diptyques d'un genre particulier. Si le diptyque, en effet, permet généralement le positionnement contigu de deux compositions différentes, il semble ici ne servir qu'à doubler la surface de la toile peinte et à y apporter une césure qui la pourfend en son milieu. Cette ligne centrale, qui ne démarque aucune partie distincte, s'insère au cœur des sujets peints qui la débordent comme celle qui délimiterait les deux pages d'un livre ouvert.

Cette analogie n'est pas étrangère au propos de la série exprimé dans son titre qui, à le traduire librement, nous prévient qu'il s'agit dans ces toiles d'histoires mises en boîte. Même si un titre, parce qu'il n'est fait que de mots, ne peut couvrir à lui seul le champ d'une œuvre plastique, on peut gager qu'il propose une piste de lecture pour un projet narratif dans lequel la présence de diptyques relève d'un dispositif adapté. Ces toiles aboutées l'une à l'autre retiennent des personnages dépaysés comme dans un rêve, venus du monde merveilleux de la fable ou du regard enfantin : des animaux conversent entre eux, une petite fille interpelle un mérou terrifiant, de probables chasseurs semblent décharger leur pétoire sur des cerfs gigantesques. La scénographie des tableaux rappelle donc la mise en page d'un livre de conte.

Une mise en scène récurrente dans chaque diptyque renforce et précise cette référence livresque. Tout le contenu féérique des tableaux surgit dans un intérieur, dans une pièce figurée par un boîtier perspectif aux contours graphiques parfois estompés par les couches de peinture qui créent l'univers du rêve ou par des personnages totalement disproportionnés. Les envergures excessives qu'atteignent certains animaux – l'immense déploiement des ailes d'un condor au dessus d'une mer en furie, des lapereaux à la taille plus qu'humaine, par exemple – les place en avant de la scène et leur impose une présence de premier plan. Ainsi, les « Story Boxes » semblent composées à l'instar de ces livres d'histoires en relief pour enfants, où le simple acte de les feuilleter décolle et détache des lignes graphiques qu'on croyait simplement imprimées sur les pages et installe, dans le vide même permettant la lecture, les princesses, les nains, les châteaux, les animaux comme autant de corps flottants devant soi.

Et de même que ces plans en relief sont des supports de lecture pour l'imagination de l'enfant se figurant le fil d'une histoire, ce choix de disproportionner la figure dans les diptyques organise des instantanés d'aventure, met en place les rôles et les figurants d'une action possible sur le point d'avoir lieu. Eu égard au travail de disproportion produisant cet effet de relief, la

manière de Patrick Moquet mériterait d'être classée dans un genre inédit qui aurait pour nom la défiguration narrative. Encore faut-il préciser ce projet narratif qui se développe dans l'œuvre : la peinture ne produit et n'illustre aucun récit, mais déploie des scènes qui sont à la fois des tranches d'actions et des flashes oniriques. Il se dégage alors un effet d'histoire provoqué par la mise en contiguïté de personnages fabuleux, acteurs d'un drame dont on ignore le principe et dont le développement relève des sentiments de futurition du spectateur.

Tandis que tous les éléments d'une histoire imprévisible apparaissent de façon explosive sur la toile et que le regard s'épuise dans la recherche d'un sens ou d'un contexte narratif à découvrir, commence la seule aventure à vivre qui soit donnée par ce spectacle : l'exploration du tableau. A première vue, ces grandes toiles sont ouvertes sur l'étrange et la féerie, mais il apparaît bien vite que cet effet doit son aspect merveilleux à des *faits* de peinture. L'acte de peindre est autant présent en chacun des diptyques que les sujets peints eux-mêmes, moins par cette évidence qu'il les réalise que par cette autre qu'il se pose lui-même en sujet du tableau. Ainsi, dans l'un de ces boîtiers, un gibbon excentrique évolue debout parmi les feuillages d'une jungle qui pendent au plafond et les rehauts blanchâtres de son pelage éclaboussent tout le volume de la pièce. Ce qu'un premier coup d'œil prendrait pour des flocons de neige n'est en fait qu'un déchaînement de la peinture : taches, giclures et flaques apposées à même la toile accentuent par leur mouvement le dandinement de l'animal, mais superposent à la scène un plan de matière admirable pour elle-même.

Au cœur d'une autre histoire, des vagues et des gouttes accompagnent l'irruption d'un poisson abyssal dans la pièce où se tient une petite fille à peine surprise. En figurant l'écume, la peinture donne au lieu l'allure d'un aquarium tout en créant le spectacle d'un splendide maculage. Patrick Moquet joue avec la matière picturale comme pour lui assigner un champ de visibilité propre, dissocié du champ de lisibilité de l'action dramatique. La mise en scène de la peinture dans le tableau connaît ainsi de multiples avatars. Parfois la peinture devient plus visible à raison même de son effacement dans certaines parties du cadre : c'est le cas de l'hypothétique scène de chasse où, sous le beau désordre coloré du gibier en cavalcade, sont tapis les fantômes graphiques des chasseurs seulement remplis par l'enduit de la toile. Ailleurs, ce sont au contraire les superpositions de couches qui s'étalent jusqu'à amoindrir la présence des figurants : par exemple, la petite fille de tout à l'heure réapparaît dans une autre scène pour s'effacer sous les empâtements glauques de la couleur verte couvrant les murs de la pièce où deux chiens s'apprêtent à vider leur gamelle.

Tous ces *faits* de peinture, giclures, éclaboussures, dégoulinures, constellations ou empâtements ont un statut ambivalent dans l'œuvre de Patrick Moquet : ils participent à la

construction du sujet tout en s'arrogeant un droit de présence aussi fort que l'histoire à laquelle ils font croire. Ils confèrent à la matière picturale une valeur d'*intempérie* déclinant à la fois les variations d'ambiance ou d'atmosphère d'un tableau à un autre, mais aussi celles de ses propres virtualités plastiques. Diseuse d'aventures avec ces « Story-Boxes », la peinture dit aussi la sienne propre en réfléchissant sur la toile le mouvement et la trace de son pouvoir créateur. Pour le dire avec les mots de l'Ecole, il y a là comme un débord du signifiant dans les allées de la chaîne flottante des signifiés. A travers des tranches d'histoires dont nous ne connaissons ni les tenants ni les aboutissants, les diptyques de Patrick Moquet nous proposent un parcours admirable où l'intrigue n'est autre chose que la peinture qui s'enjolive de sa propre puissance d'apparition.

Robert Pujade, avril 2010